
CHAPITRE III.

DE L'INTRODUCTION DE LA PHILOSOPHIE MUSULMANE EN OCCIDENT, ET RECHERCHES SUR LES TRADUCTIONS ARABES-LATINES.

C'ÉTAIT une opinion assez généralement reçue dans le moyen âge, que, dès le temps de Charlemagne, on fit des traductions de l'arabe. Cette opinion a trouvé des partisans parmi quelques savants des derniers siècles. Tribecchovius s'appuie à cet égard d'un passage de Trithemius; mais ce passage, eût-il le sens qu'il lui donne, ne saurait être adopté. Trithemius, écrivain du xv^e siècle, admet tous les récits qui avaient cours dans les siècles précédents. De son temps la Chronique du faux Turpin était encore regardée comme un monument historique digne de foi. D'ailleurs j'ai vainement cherché dans le texte de ce chronographe ce que Tribecchovius a cru y voir (1).

Toutefois, la même assertion a été répétée par Conring (2), Huet (3), Muratori (4), Ackerman (5), etc. Le savant évêque d'Avranches est tombé ici dans

(1) *De Doctoribus scholasticis*, etc., ed. Heumann, 1719, p. 127 et 128.

(2) *De Antiquitatibus Academicis*, ed. Heumann, 1759, in-4°.

(3) *De Interpretatione libri duo*, 1661, in-4°, p. 137.

(4) *Antiquit. Ital. mediæ ævi*, t. III, p. 951.

(5) *Studii Medici Salernitani historia*, p. 36 et 37.

une étrange méprise; la traduction du *Tacouïm alabdan* d'Abou-Aly-Yahya-ben-Djezlah, dont le nom a été corrompu en celui de Buhahylyha-Byngez'a (1), faite par le juif Farraguth, n'est point dédiée à Charlemagne, mais à Charles d'Anjou, frère de saint Louis et roi de Sicile (2).

Puisqu'on pouvait croire au XIII^e siècle que Charlemagne avait été à Jérusalem, et placer sous son règne la publication des Aphorismes de l'école de Salerne (3), il était tout aussi facile d'attribuer à ce siècle des versions arabes-latines.

Mais, pour avoir une idée exacte de l'époque à laquelle les écrits des Arabes ont pu passer dans la langue latine, il ne sera point inutile de jeter un coup d'œil sur l'époque où s'établit la philosophie parmi les Arabes, et par quelle voie leurs travaux

(1) Voyez l'article que j'ai consacré à ce médecin dans la Biographie universelle.

(2) Freind (*Hist. Medic., ap. Opp.*, Parisiis, 1725, p. 286) fait vivre Farraguth et Buhahylyha à la cour de Charlemagne, pour lequel ils auraient composé le *Tacouïm*. Mais, pour détruire ces erreurs, il suffira de dire qu'Ibn Djezlah mourut en 1099.

(3) Un ancien manuscrit du *Regimen Sanitatis* porte les deux notes suivantes citées dans le Catalogue des Manuscrits d'Angleterre : « Incipiunt versus medicinales editi a magistris et doctoribus salernitanis in Apulia, scripti Carolo Magno Francorum regi gloriosissimo, quod opusculum in quinque dividitur. » — « Explicuit Florarium versuum medicinalium scriptum Christianissimo regi Francorum Carolo Magno a tota Universitate doctorum medicinarum præclarissimi studii Salernitani tempore quo idem Saracenos devicit in Runcivalle, quod latuit usque tarde et Deo volenti nuper prodit in lucem. » *Catalogus librorum manuscritorum Angliæ et Hiberniæ, Oxoniæ, 1697, in-fol., t. II, p. 98.*

scientifiques pénétrèrent parmi les chrétiens. Ces considérations nous fourniront des dates certaines propres à nous guider dans notre sujet.

Abul-Faradj nous peint en peu de mots le genre d'études et de sciences qui existaient chez les Arabes avant la venue de Mahomet.

« L'érudition de ce peuple, celle dont il se faisait
« gloire, consistait à connaître sa langue et les règles
« auxquelles elle était soumise; à composer en
« vers et en prose. Les besoins de la vie et une longue
« expérience lui avaient enseigné les temps auxquels
« se lèvent les étoiles, les astres dont la présence sur
« l'horizon annonce les pluies; mais ces notions, il
« les acquérait sans méthode et sans qu'on les lui
« enseignât. Quant à la philosophie, Dieu ne lui en
« avait rien appris, et il y était naturellement peu
« propre (1). »

Cet état se prolongea, à quelques légères modifications près, sous la dynastie des Ommiades; mais lorsque les enfants d'Abbas furent parvenus au trône, un changement remarquable se fit dans la nation, et ces Arabes, qui n'avaient vécu que par la guerre et par la propagation de l'islamisme, se livrèrent avec ardeur à l'étude des sciences.

On trouve la cause de ce changement dans la manière dont s'établit la maison des Abbassides.

(1) *Specim. Hist. Arabum, sive Gregorii Abul-Faraj de origine et moribus Arabum succincta narratio*. Edit. nov., Oxford, 1806, p. 7.

D'ARISTOTE, CHAP. III.

81

Lorsque Moavia h eut été élevé au califat, lorsqu'il eut rendu héréditaire dans sa famille un sceptre que devait donner le choix des musulmans, les enfants d'Abbas et d'Ali, immolés par l'ombrageuse politique des Ommiades, cherchèrent un asile dans l'Arabie, la Mésopotamie et les provinces orientales de la Perse. Éloignés du tumulte des affaires publiques et du gouvernement auquel leur origine les appelait à prendre part, ils coulèrent leurs jours dans la retraite, dans des exercices de piété, dans la culture des sciences connues des Arabes. En Arabie, ils ne pouvaient s'adonner qu'au genre d'érudition dépeint par Abul-faradj; en Mésopotamie, ils trouvèrent les Nestoriens chez lesquels dominait l'étude de la philosophie grecque, dont les écoles nombreuses étaient dans un état de splendeur et de renommée. En Perse, dans le Khorasan surtout, les Nestoriens poursuivis par la haine des Grecs, et s'expatriant pour échapper aux persécutions, se représentaient avec le même éclat, et jouissaient peut-être de plus de considération; car les Persans n'avaient jamais été étrangers aux doctrines philosophiques, soit qu'elles vinssent de la Grèce, soit qu'elles sortissent de l'Inde. Autant les Arabes conquérants avaient peu de penchant pour les sciences, autant les peuples de l'Irac aimaient les discussions scientifiques et toutes les subtilités de la métaphysique. Ce goût, né de l'état de la civilisation, s'était encore accru sous le règne de Nouschirvan, qui attira à sa cour les philosophes grecs, et fit traduire dans sa

langue les ouvrages les plus célèbres de l'antiquité. On se rappelle d'ailleurs que plusieurs philosophes avaient été forcés de se réfugier en Perse, où ils professaient librement leurs opinions.

Cependant, le joug des Ommiades commençait à déplaire au peuple. De grandes divisions s'étaient élevées parmi les musulmans, lorsque Moaviah avait entrepris d'assurer le califat à sa postérité. Si la raison persuadait à quelques-uns que le maintien et le repos de l'État dépendaient de l'hérédité de la puissance, afin de réprimer les ambitions particulières, les autres rejetaient toute idée de se donner des maîtres, et surtout de rendre la possession de l'autorité invariable en la fixant dans une seule famille. C'était par un semblable motif qu'à la mort de Mahomet, Ali avait été éloigné du califat, qu'Abu-Becr, Omar, Osman y avaient été appelés à son exclusion. L'autorité attachée au titre de calife était purement religieuse, et cette dignité ne pouvait s'assimiler à la monarchie telle qu'elle existait chez les *peuples infidèles* : elle devait être le prix de la piété la plus sincère, de l'attachement le plus invariable aux préceptes du Coran. Ainsi, la dynastie des Ommiades, combattue dès son origine par la plupart des musulmans, devint bientôt l'objet de la haine et du mépris publics lorsqu'elle ne produisit plus que des tyrans ou des princes indignes de leur élévation (1).

(1) Ces vues sur la nature du califat dans son origine sont très-bien développées par Ibn-Khaldoun dans ses *Prolegomènes*. Manuscrit arabe de la Bibl. Roy., nouvelle acquisition.

D'ARISTOTE, CHAP. III.

83

Tandis qu'elle marchait à sa ruine, Ibrahim, l'iman de la famille d'Abbas, auquel un descendant d'Ali avait transmis avant sa mort ses droits au califat, travaillait à établir sa puissance dans les diverses parties de l'empire arabe, dans le Khorasan surtout, peuplé d'un grand nombre de partisans d'Ali. Ce n'était point par des voies ouvertes qu'il s'acheminait vers la puissance souveraine ; mais des hommes revêtus de sa confiance parcouraient les provinces, sous le titre de missionnaires, prêchant secrètement une doctrine à la fois religieuse et politique, par laquelle les musulmans qui y étaient initiés, reconnaissaient les Abbassides pour légitimes possesseurs du califat, et s'engageaient à défendre leurs droits. Enfin, l'étendard de la maison d'Abbas fut arboré dans le Khorasan ; une armée, composée de Persans pour la plus grande partie, et dans laquelle on distinguait les Barmécides et plusieurs familles illustres de la Bactriane, s'avança triomphante vers l'Euphrate, et les Ommiades, battus sur tous les points, immolés partout à la vengeance de leurs ennemis, cédèrent enfin le trône aux Abbassides.

Cette nouvelle famille, longtemps exilée chez les Persans, élevée au trône par leurs efforts, les appela au partage des dignités de l'empire, et prit insensiblement leurs goûts, leurs manières, leurs penchans. Cette mémorable révolution eut aussi, dans l'origine, une grande influence sur le sort des Nestoriens. La fortune de quelques familles persanes

leur devint commune. Les califes les voyaient avec plaisir, tandis qu'ils haïssaient les chrétiens des sectes opposées, les regardant comme des espions de l'empire grec. D'ailleurs, les Nestoriens présentaient une utilité qu'on ne trouvait point dans leurs coreligionnaires : très-habiles dans la médecine, ils étaient aussi très-exercés dans les sciences mathématiques, dans l'astronomie, et passaient pour habiles astrologues. On ne peut oublier le penchant que les premiers califes Abbassides montrèrent pour les astrologues, penchant fortifié par leurs relations intimes avec les Persans (1).

Almanzor, dont une partie de la vie s'était écoulée en Perse, appela Khaled le Barmécide au ministère. Lorsque son trône parut solidement établi, il fit marcher de concert et le soin de son administration et la culture des sciences; soit qu'il cédât à un goût naturel, soit que son génie lui inspirât de donner une nouvelle direction au génie actif et belliqueux des Arabes, il entreprit d'enrichir leur langue des ouvrages scientifiques des Grecs, et ordonna qu'on les recherchât et qu'on les traduisit. Ibn-Khaldoun nous apprend que le premier ouvrage traduit fut les *Éléments d'Euclide*. Ses dignes successeurs, Haroun Al-Rachid, élevé par les soins de Yahya, le Barmécide; Mamoun, dont la jeunesse confiée à Djafar, s'était écoulée dans le Khorasan, et dont les mi-

(1) Khondemir fait remarquer que le règne d'Almanzor fut l'époque d'un changement notoire dans les mœurs arabes.

nistres, Persans eux-mêmes, devaient leur fortune aux Barmécides, travaillèrent avec la même ardeur à éclairer les Arabes; et l'on vit, dans l'espace de moins d'un siècle, la plupart des richesses scientifiques de la Grèce passer dans la langue du Coran, grâce à l'activité laborieuse d'Honain, d'Isaac, de Costa-ben-Luca et de beaucoup d'autres traducteurs Persans d'origine, et presque tous Nestoriens de religion.

On traduisit d'abord des ouvrages de mathématiques, de médecine et d'astronomie, puis on en vint aux traités de Logique et de Métaphysique. Aristote ne put être oublié, car depuis longtemps les Nestoriens s'étaient rendu ses écrits familiers, et y puisaient des armes pour combattre les décisions des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine. Aussi trouve-t-on parmi les écrits d'Alkindi un petit traité sur les livres d'Aristote, qui prouve que cet auteur les avait lus et étudiés. Ibn-Khaldoun observe qu'Algazéli et Fakhr-eddin-Rhazy furent les premiers à employer la logique dans les discussions théologiques, et que le mélange de la philosophie et de la théologie, qui suivit de près l'introduction des ouvrages grecs, contribua puissamment à corrompre la religion musulmane. Enfin, Avicenne parut, et embrassant dans ses écrits un plan aussi vaste que le philosophe de Stagyre, lui prodiguant ses louanges, adoptant presque toutes ses opinions, tantôt l'abrégant, et tantôt le commentant, il décida de sa fortune parmi les Arabes.

Avant de passer à d'autres considérations, je me livrerai à quelques remarques sur un point d'histoire littéraire souvent agité et jamais résolu. On s'est demandé fréquemment si les traductions arabes d'auteurs grecs étaient faites d'après le texte grec même, ou d'après des versions syriaques. Cette question n'a été résolue dans les deux sens opposés, que parce qu'on ne l'a point examinée avec assez d'attention. En nous en tenant aux témoignages historiques, aux textes de Hadji-Kalfa (1), et de Léon l'Africain (2), on voit que parmi les versions arabes quelques-unes furent faites du syriaque, le plus grand nombre du texte grec même. Comment croire en effet que les Nestoriens ignorassent cette dernière langue; qu'elle fût inconnue des fils de Mouça, d'Alkindi (3), de Costa-ben-Luca, d'Honain et de son fils Isaac, et de plusieurs autres traducteurs ou philosophes arabes que je pourrais citer?

Sous le califat d'Almanzor, de Haroun-Al-Rachid, de Mamoun, de Molewekkel, il y eut plusieurs collèges de traducteurs : les travaux entrepris y passaient en quelque sorte par trois degrés, l'interprétation pure et simple, la révision, la transcription.

Les meilleures traductions étaient celles qui avaient

(1) Bibl. Roy., ancien Fonds, manuscrits arabes, 875.

(2) Ap. Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, t. I.

(3) Dans un petit traité arabe sur la sphère armillaire, Alkindi indique plusieurs causes de l'infidélité des versions arabes de l'Almageste, ce qui montre qu'il savait le grec. Bibl. Roy., ancien Fonds, manuscrits arabes, 1157.

D'ARISTOTE, CHAP. III.

87

été soumises à la révision d'hommes versés dans la langue grecque, ou dans la science à laquelle appartenait l'ouvrage traduit : mais toutes ne réunissaient pas cet avantage; en sorte que parmi les versions arabes, les unes doivent être moins, les autres plus correctes; et il a pu arriver que, si le réviseur était au-dessous de ses fonctions, la révision fût inférieure à l'interprétation. Quant à la transcription, elle consistait à transcrire l'ouvrage mis en arabe, non pas en le copiant fidèlement, mais en faisant, soit au texte de l'auteur, soit à ses démonstrations, les corrections, modifications que le copiste ou plutôt l'éditeur jugeait convenables. Cet éditeur était ordinairement un savant de profession, et quelquefois la langue grecque lui était familière : tel était le célèbre Nassir-Eddin, auquel on doit des éditions de plusieurs mathématiciens grecs. La distinction que je viens d'établir nous explique aussi pourquoi la version des *Éléments* d'Euclide s'éloigne assez souvent du texte grec.

Pour juger avec certitude du mérite des versions arabes, il faudrait donc s'assurer : 1°. si elles sont faites du grec ou du syriaque ; 2°. si c'est une simple interprétation, ou une révision, ou une transcription (1).

Je reviens à mon sujet. Les progrès rapides des armées abbassides obligèrent les Ommiades à chercher un asile dans le pays le plus éloigné du centre

(1) Voir la note T à la fin du volume.

de leur domination. Un d'eux, échappé par miracle au massacre de sa famille, aborda, après des aventures extraordinaires, sur le sol de l'Andalousie, et y fut salué calife. Alors commença, pour les Ommiades et pour les Sarrasins, une époque également brillante dans les fastes de l'histoire politique et littéraire. Les farouches enfants d'Ommyah, qui avaient été conquérants, sauvages ou ineptes sur le trône de Damas, parurent renoncer à leurs mœurs barbares, en s'établissant en Espagne. Ce changement, résultat de l'influence exercée par le peuple vaincu sur le peuple vainqueur, préparé par les émigrations d'Arabes et de Persans en Espagne (1), tourna au profit des sciences. On vit des académies s'élever à Cordoue, à Séville, à Grenade, à Tolède, à Xativa, à Valence, à Murcie, à Almería, en un mot, dans presque toutes les villes soumises aux Sarrasins (2). Les princes y attiraient par leurs bienfaits les hommes les plus célèbres de la nation, les dotaient de riches revenus, y attachaient de nombreuses bibliothèques. Mais quels que fussent les secours que l'étude des sciences trouvât en Espagne, l'Orient, la mère

(1) Il s'établit en Espagne des colonies de Khorasaniens. La ville de Beïda fut ainsi appelée pour rappeler celle du même nom qui était en Khorasan. Bibl. Roy., ancien Fonds, manuscrits arabes, 705.

(2) Voyez sur ces écoles, et les hommes distingués qu'elles ont produits, Middeldorph, *Comment. de Instit. litter. in Hispania quæ Arabes auctores habuere*, Gottingæ, 1810, in-4°. Cette dissertation a le mérite d'offrir réunis les détails épars dans Casiri.

D'ARISTOTE, CHAP. III.

89

patrie, était toujours regardé comme la source de toutes les connaissances. De même qu'un docteur devait, parmi les chrétiens, parcourir les écoles de France, d'Angleterre, d'Italie, pour obtenir quelque renommée, de même le musulman espagnol qui prétendait au titre mérité de docteur universel, de savant profond, s'éloignait du sol natal, traversait l'Afrique, fréquentait les écoles d'Égypte, se rendait en Syrie, à Bagdad, en Perse, en Khorasan, moissonnait la science partout où elle se trouvait, recherchant avec ardeur les leçons des maîtres habiles (1).

On se persuade, par l'examen de ces rapports, que l'Espagne ne pouvait être étrangère aux succès qu'obtenaient les sciences dans l'empire des califes Abbassides; que l'étude de la philosophie dut y suivre la même marche progressive que dans les autres provinces musulmanes, et que les ouvrages publiés en Orient passaient promptement dans les écoles d'Espagne.

Remarquons en effet, que les philosophes arabes, espagnols, les plus renommés, suivirent de près Algazeli, Fakhr-Eddin, Rhazy, Alpharabius, Avicenne, etc. En Andalousie, comme en Orient, les mathématiques et la médecine furent cultivées avant la philosophie proprement dite. Averroës, qui vivait

(1) On peut prendre une juste idée des rapports littéraires qui existaient entre l'Espagne arabe et les autres provinces de l'empire musulman dans la lecture du manuscrit arabe de la Bibl. Roy., n° 704. L'auteur y donne la nomenclature de tous les Arabes d'Espagne qui ont passé sur le continent opposé.

après Ali-ben-Ragel, Geber, Azarchel, Aven-Pace et Djafar-ibn-Thofaïl, mourut, selon l'opinion la plus commune, en 1198 de notre ère.

Dès que les sciences et la philosophie furent cultivées chez les Arabes d'Espagne, il est facile de concevoir comment le goût s'en introduisit parmi les chrétiens. Les Arabes, lorsqu'ils entreprirent la conquête de l'Espagne, n'avaient point de forces suffisantes pour s'y établir et s'y maintenir par les armes : ce fut à des transactions modérées, en laissant aux habitants leurs mœurs et leur culte, à la charge de certains impôts, que leur expédition dut ses succès durables. La chrétienté, et sans doute aussi le monde musulman, virent avec étonnement Egilone s'unir au Sarrasin Abdelazyz. En général, les princes musulmans d'Espagne se montrèrent beaucoup plus tolérants que les autres califes, en fait de religion et de doctrine philosophique. Abd-alrahman comptait un grand nombre de chrétiens parmi ses sujets, et loin de les persécuter, il portait les musulmans à s'unir à des chrétiens. Au milieu des Maures, les Espagnols jouissaient avec fierté d'une espèce d'indépendance; la conservation de leurs églises, de leur culte, de leur religion, masquait en partie la honte de leur asservissement. Cette férocité musulmane, telle que la peignent les romanciers et quelques chroniques du temps, leur imposait si peu, qu'ils s'unissaient volontiers aussi, par le mariage, à des familles musulmanes. Peu à peu la langue arabe leur devint aussi familière que la

D'ARISTOTE, CHAP. III.

91

leur, et on fut obligé de faire, dans le x^e siècle, une version arabe des canons ecclésiastiques, pour l'usage des catholiques des provinces musulmanes. Ce n'était pas seulement dans la classe moyenne des deux peuples que des liaisons se contractaient : Ibn-Abad, roi de Séville, donna sa fille en mariage à Alphonse VI, roi de Castille, tandis qu'Alphonse V, roi de Léon, maria sa fille à Abdallah, roi de Tolède. Deux princes chrétiens, dépossédés par D. Sanche, reçurent un asile, trouvèrent des défenseurs chez les princes maures. Plus tard, le roi de Maroc passa le détroit, et rétablit sur le trône un roi de Castille, banni par son propre fils : à la bataille d'Albacara, livrée en 1010 entre deux princes sarrasins, on trouva parmi les Maures un comte d'Argel et les trois évêques de Vic, de Barcelone et de Girone.

Les liaisons que la politique, plus puissante que la religion, établissait entre les princes chrétiens et maures, le commerce les faisait naître, les entretenait entre les sujets des deux nations, et les étendait jusqu'aux provinces méridionales de la France. Par exemple, les rapports des Sarrasins avec la ville de Montpellier étaient d'autant plus nombreux, qu'à l'origine de cette ville un grand nombre de ses habitants étaient des Espagnols, attirés en France par les privilèges de Louis-le-Pieux (1), qui avait vécu parmi les Maures. Ceux-ci ne furent chassés de

(1) Voyez Duchesne, *Hist. Franc. Script.*, t. II. Cf. Prunelle, de l'*Influence exercée par la Médecine*, etc., p. 52.

France que vers la fin du x^e siècle. Les intérêts du commerce résistaient aux croisades prêchées contre ces mêmes Sarrasins, qui continuaient d'apporter à Montpellier les objets de leur commerce (1). Quoique ces rapports n'aient rien de commun avec les lettres, ils prouvent au moins que la différence de religion n'établissait point entre les peuples chrétiens et musulmans des barrières insurmontables; et si le désir des richesses aplanissait ainsi les obstacles, que ne devait pas produire, chez l'homme qui était possédé de l'amour des sciences, cette passion du savoir qu'alimentent et qu'accroissent les difficultés! Le reste de l'Europe pouvait-il rester étranger à la fortune qu'obtenaient les lettres à la cour des califes d'Espagne?

Une autre cause contribua puissamment à répandre dans les États chrétiens la renommée des philosophes arabes. Au temps où les sciences fleurirent dans l'Andalousie, les juifs y étaient nombreux, ils avaient des académies et, à l'aide de leurs connaissances dans la médecine, ils s'introduisirent à la cour des princes chrétiens comme à celle des princes musulmans. On les trouve en aussi grand nombre dans plusieurs villes de France, où leurs écoles jouis-

(1) Nous avons un traité conclu entre le seigneur de Montpellier et l'évêque d'Agde, dans lequel celui-ci permet au prieur et à toute la communauté de Montpellier de recevoir tous les marchands chrétiens et sarrasins que le commerce conduira à Agde. (Voyez d'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier*, t. I, p. 44; Prunelle, *ibid.*)

saient d'une grande réputation (1). Telle devint leur puissance à Marseille, que les princes défendirent à diverses reprises de les élever à la baillie, la première des magistratures. Cette défense, commune à la Gaule Narbonnaise, dut être observée avec plus de sévérité, lorsque les juifs, proscrits par Wamba, persécutés par les califes d'Orient, refluèrent sur l'Espagne et la France méridionale. En même temps qu'ils s'adonnaient au négoce, ils cultivaient les sciences avec succès, et le XII^e siècle, qui avait produit Azarchel dans l'astronomie, Aven-Zohar dans la médecine, Aven-Pace, Ibn-Thofaïl, Averroës dans la philosophie, vit fleurir Aben-Esra, Jonah-ben-Ganach, Maimonides, Thibon, Bechaï, David Quimchi en Espagne; en France, Moïse Hadarshan, Salomon Jarchi, etc.

Les chrétiens prenaient par ces voies diverses le goût des sciences : aussi Alvare de Cordoue se plaint-il amèrement du penchant des chrétiens pour la langue et la littérature des Sarrasins (2). Hugues de Saint-Victor, dans une lettre à l'évêque de Séville, lui reproche de se livrer avec trop d'ardeur à l'étude de la philosophie païenne. Enfin les nombreux traités, composés contre les juifs pendant le XII^e et le XIII^e siècle, suffisent pour établir l'influence qu'ils obtenaient parmi les chrétiens (3).

(1) Benjamin de Tudela, *Itinerarium*; Prunelle, *ibid.*, p. 54.

(2) Andres, *Historia d'ogni Litteratura*, t. I, p. 274.

(3) Voyez Guillaume d'Auvergne, *Opp.*, t. I, p. 25.

Mais ce n'était pas seulement par l'Espagne et le canal des juifs que la philosophie musulmane s'introduisait en Occident. Les Arabes, maîtres de l'Afrique, d'une partie de la Sicile et des îles qui l'avoisinent, vivaient dans de perpétuels rapports avec les princes normands. Roger aimait les sciences et recherchait les hommes qui y excellaient. On se rappelle que le célèbre Edrissi habitait à sa cour, et qu'il composa pour son instruction un globe terrestre d'argent, sur lequel il avait fait graver en arabe tout ce qu'il avait pu savoir des diverses contrées de la terre alors connues (1). Sigonio, par une erreur commune dans le XIII^e et le XIV^e siècle, attribue à Avicenne et à Averroës, *génies singuliers*, le rétablissement des sciences en Italie, où les invasions des barbares les avaient éteintes (2). Le même historien nous représente un Arabe d'Espagne, renommé par son habileté dans les arts magiques, venant en Sicile, suivi de vingt Arabes, pour empoisonner Frédéric (3). Un chroniqueur nous montre le tyran Ecelin se faisant accompagner d'augures, qui contemplaient les astres et supputaient les mois pour lui annoncer l'avenir avec exactitude. Parmi ces augures, se trouvait un Sarrasin venu de Bagdad, et portant une longue barbe, *aspectu et actu*, dit l'historien, *alter Balaam* (4).

(1) Voyez *Biogr. univ.*, à l'art. *Edrissi*.

(2) *C. Sigonii Opera*, t. II, p. 706.

(3) Opp., *ibid.*, p. 746.

(4) Muratori, *Script. Rerum Italic.*, t. XIV, p. 950 et 951.

D'ARISTOTE, CHAP. III.

95

César d'Heisterbach parle de jeunes gens qui allaient étudier l'astrologie à Tolède, et il paraît que de son temps l'astronomie ne se distinguait point de cette science (1).

Enfin, la protection que Frédéric II et son fils accordèrent aux lettres et à la philosophie, le culte qu'ils leur rendaient, mit en grande vogue les ouvrages des philosophes arabes.

Quoique je n'aie offert ici que de courts aperçus, ils suffisent cependant pour indiquer par quelles voies et suivant quelle progression le goût de la philosophie musulmane a pu s'introduire en Occident.

(1) *Illustrium miraculorum et Historiarum memorabilium libri* XII, I, c. 33; V, c. 4.